

Une nécessité intime et brûlante

Entretien avec Tiphaine Raffier

Avec *La réponse des Hommes*, la jeune artiste signe un spectacle riche et maîtrisé qui aurait dû éclore à Avignon en 2020 et que l'on a pu voir au Théâtre du Nord en décembre dernier.

Qu'une jeune artiste brillante choisisse comme base d'un grand spectacle les œuvres de miséricorde, ces actions, corporelles ou spirituelles que tout chrétien est invité à accomplir dans sa vie, peut étonner. Comédienne, autrice, metteuse en scène, réalisatrice, Tiphaine Raffier avait déjà écrit et monté plusieurs textes avant que le Festival d'Avignon ne l'invite. Elle évoque ici le cours de cette création au lent processus, suspendu, de plus, par la pandémie et qui reprend en décembre 2021.

L'avant-scène théâtre : Comment en êtes-vous arrivée aux œuvres de miséricorde ?

Tiphaine Raffier : Plusieurs chemins, des réseaux très innervés, m'y ont conduit. Des événements de la vie quotidienne, comme un conflit de loyauté, une histoire banale entre trois amies : l'une me confie un secret, dois-je le révéler à l'autre, très concernée ? J'étais alors au cœur d'un groupe où régnait un ordre qui ne me convenait plus. Je souhaitais développer ma propre vision de la morale... Je m'interrogeais personnellement depuis longtemps sur la question de la dette et du don. J'avais

lu l'ouvrage de David Graeber, *Dette : 5 000 ans d'histoire*. J'ai lu Marcel Mauss, *L'Essai sur le don*. J'avais le projet d'adapter *La Peau de chagrin* de Balzac, un livre que j'aime particulièrement et dans lequel la question de la dette est prégnante. Raphaël, le héros, a contracté une dette qui porte sur sa propre vie...

Enfin, et c'est l'essentiel, je me suis replongée dans *Le Décalogue* du cinéaste polonais Krzysztof Kieślowski, dix films d'environ une heure chacun, et qui déclinent les dix commandements. J'ai toujours été fascinée par ce cinéaste, ayant en adoration *La Double Vie de Véronique* que j'ai vue plusieurs fois. Kieślowski m'accompagne. J'ai voulu faire comme lui !

AST : Mais cela ne dit pas ce qui fait que vous vous êtes plongée dans les œuvres de miséricorde ?

T. R. : Il y a d'autres événements, à commencer par l'invitation que m'a faite le Festival d'Avignon. Agnès Trolly, la programmatrice d'Olivier Py, avait sans doute vu l'un de mes spectacles précédents. Elle me connaissait au moins comme comédienne, puisque je faisais partie des productions de Julien Gosselin



« Donner à boire aux assoiffés. »

présentées à Vedène ou à la Fabrica. Cette proposition, prévue pour l'été 2020, a été une incitation puissante et, sans doute, en pensant à la Cité des Papes, à cette ville tellement marquée par la culture chrétienne, ai-je osé me fixer sur les œuvres de miséricorde. C'est devenu une nécessité intime, une nécessité brûlante. J'étais inspirée également par le tableau du Caravage dans la chapelle *Pio Monte della Misericordia* de Naples, ce tableau intitulé *Les Sept Œuvres de miséricorde*. Je n'ai pas visité le lieu, je n'ai pas vu le tableau. Mais Internet et le monde virtuel, les lectures, m'ont permis de connaître et l'espace et l'œuvre du Caravage.

AST : Comment avez-vous procédé ?

T. R. : En interrogeant notre société, mais toujours à la lumière de philosophes contemporains qui m'ont éclairée. Après Graeber, je dois à la lecture de *L'Influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine* de Ruwen Ogien et du *Laboratoire des cas de conscience* de Frédérique Leichter-Flack d'avoir osé m'interroger sur des questions morales. Ruwen Ogien, mort depuis, s'appuyait sur des cas de conscience quotidiens ou des situations extrêmes, mais admettait qu'on est dans le même désarroi et suggérait des réponses. Frédérique Leichter-Flack puise plus dans la littérature qui est,

selon elle, ce laboratoire des questions difficiles, des dilemmes. Mais je ne voulais pas faire une pièce démonstrative...

AST : Il s'agit d'un spectacle dans lequel musique, mouvements, parties filmées, corps même des interprètes importent ?

T. R. : C'était mon projet ! Je souhaitais rompre avec la linéarité, la manière fluide et lisse de raconter des histoires. C'est pourquoi j'ai réuni l'équipe artistique avant même d'avoir complètement terminé de construire et d'écrire le spectacle. J'ai fait des auditions, des stages. J'ai choisi des personnalités fortes, des comédiennes et des comédiens avec qui je voulais travailler et qui sont un échantillon d'humanité. Ils sont dix et m'ont suivie sans vaciller, ce qui a été très important pour moi. Je leur demande autodérision et patience. De même ai-je été accompagnée par les musiciens de l'Ensemble Miroirs Étendus, présents sur le plateau. Je voulais de la musique, du chant, de la danse. Le décor, les parties de vidéo, tout s'est précisé en même temps. J'ai réalisé tous mes spectacles avec la complicité de Pierre Martin. La recherche de la forme vidéographique fait partie intégrante de l'écriture de la pièce. De la naissance du spectacle à Lille, en décembre 2020, à la reprise, une seule personne a changé : le danseur et chorégraphe. Pep Garrigues était pris ailleurs. Nous avons fait des auditions et découvert un jeune qui nous apporte beaucoup, Salvatore Cataldo.

AST : Comment avez-vous porté en scène ces chapitres, ces « œuvres » ?

T. R. : J'ai construit *La réponse des Hommes* en pensant aux metteurs en scène que j'admire : Frank Castorf, avec qui j'ai eu la chance de travailler et qui est pour moi le plus grand, Joël Pommerat, que j'admire, Gilles Defacque, du Prato, avec qui j'ai partagé spectacles et tournées... Mais, cela dit sans prétention, je me suis un peu comportée avec les comédiens comme le fait Ariane Mnouchkine : j'avais besoin, j'ai besoin de leur confiance. D'une adhésion. Quant à moi, c'est la première fois que j'ai travaillé en position d'autorité et parfois de solitude, malgré la présence de Lucas Samain, un jeune auteur très brillant, dramaturge sur le spectacle. Je me suis posé la question du lien. Kieślowski fait apparaître un homme en blanc, de volet en volet. Dans *La réponse des Hommes*, c'est une sonnerie stridente qui fait lien, mais on ne comprend qu'à la fin ce qu'elle traduit.

AST : Vous terminez par la dernière œuvre, formulée par le pape François en 2016, « sauvegarder la Création ». Que faut-il entendre ?

T. R. : J'ai élaboré les différentes « histoires » correspondant aux œuvres à partir de faits de société vastes, mais aussi de faits divers. « Sauvegarder la Création » est un fil. La Création renvoie au monde, à la Création de Dieu, pour le Pape. On peut penser écologie, sauvegarde de la planète et des hommes. Mais aussi travail des artistes, ceux qui créent, inventent, cherchent partout le sens.

Propos recueillis par Armelle Héliot